

bien connus, dressés près de Mexico, rappellent, l'un la taille vigoureuse des Aztèques, l'autre le plus pur style maya, avec toutes les déformations des attributs sacrés dans le goût de cet art hyper-tropical. Il n'y a pas trace d'intellectualisation, mais bien le geste spontané de vieux maîtres tailleurs de pierre, interprétant des modèles nouveaux suivant les traditions antiques.

Un problème se pose: jamais l'art maya n'avait exercé son influence sur les Hauts-Plateaux; comment alors expliquer son rayonnement et son apparition dans l'art post-cortésien en ces lieux? Nul ne peut plus nier l'importance de l'apport indigène dans l'art colonial, même si des controverses opposent les spécialistes. Cet apport est considérable et mérite des analyses aussi fines et convaincantes que celles de M.Kohler.

René NAVILLE: Les cultures précolombiennes du Chili.

(28 novembre 1956).

Les civilisations bolivienne et péruvienne jouissent d'un tel prestige que l'on a souvent de la peine à se souvenir qu'elles sont l'aboutissement de millénaires obscurs et que d'autres cultures amérindiennes se sont développées dans leur voisinage immédiat. Le Chili, étiré du nord au sud, séparé du monde par les déserts, les montagnes, les glaciers et l'océan, a connu plusieurs stades culturels fortement influencés par les conditions locales et l'allongement du pays, créateur de climats divers. Arrosé par des pluies souvent trop abondantes, bouleversé par des phénomènes volcaniques et sismiques destructeurs, le Chili n'a intéressé que tardivement les archéologues; l'un des pionniers de la connaissance du chilien archaïque fut notre compatriote de Tschudi, qui en 1857 explora diverses régions du pays, spécialement le désert d'Atacama.

M. René Naville, ministre de Suisse à Santiago et membre très actif de la Société suisse des Américanistes, présenta un tableau synthétique des cultures chiliennes préhistoriques et la narration d'un voyage dans les terres d'Atacama, sur les traces de Tschudi.

Les pêcheurs laissèrent des vestiges visibles de leurs longs séjours, sous forme de "kjökkenmöddings", amas de coquillages, et les deux stades préagricoles qui leur succédèrent sont caractérisés par des fibres. Le stade agricole ultérieur connaît la céramique, le cuivre et des textiles. Il fut remplacé par l'implantation de techniques dues à des peuples plus évolués.

Géographiquement, en allant du sud au nord, on retrouve les cultures des Fuégiens, vieilles de huit mille ans, celles des Pehuleches, chasseurs de guanacos et de nandous, des agriculteurs Mapuches du centre et des Diaguites pampéens, céramistes remarquables. Ce vieux fonds autochtone subit, du XIVe au XVIIe siècle, l'influence des Araucans, guerriers et agriculteurs, qui non seulement résistèrent âprement aux Incas dès le milieu du XVe siècle, mais aussi aux Espagnols dès 1536.

Un peuple mystérieux, implanté dans le désert d'Atacama, au nord du Chili, dans des conditions climatiques peut-être moins

rudes que de nos jours, est connu pour ses techniques agricoles qui lui permirent de survivre dans des terres sauvages, de porphyrite, de sels, de fer, de cuivre. Ces Atacameños édifièrent des tombes dites "chullpas" et des villages fortifiés en pierres non travaillées, cimentées à la glaise. Ils occupèrent des oasis entre deux mille et trois mille mètres d'altitude, au pied de la Puna si rude et des volcans de plus de cinq mille mètres de hauteur. Ils peignirent les lamas sur les rochers, et de nombreux ateliers sont des sites fameux pour les amateurs de pointes de flèches. Des tombes ont livré des objets qui laissent supposer une assez grande perméabilité aux influences étrangères: leur esprit voyageur et leur vaste domaine culturel sont sans doute à la base de cette faculté d'emprunt.

Un film de Mme Mostny, directrice des collections archéologiques de Santiago, montra quelques épisodes de la grande fête de la Vierge de la Guadeloupe, chaque 8 septembre, au cours de laquelle, dans le village de Aiquina, toutes les statues de Vierges de la région sont assemblées et escortées dans leur procession par des danseurs d'origine aymara, aux costumes rutilants et disparates, au cours d'une cérémonie d'une grande tenue, malgré l'affluence des fidèles déguisés. On a peine à croire que de telles fêtes puissent avoir pour cadre un paysage aussi désertique et si peu destiné à abriter des hommes.

René FURST : "Calapalo - Tribu indienne du Brésil central -
Expédition 1955". (19 janvier 1957).

En mai 1956, M. René Fürst avait présenté quelques extraits de ses carnets de route rédigés au cours de son voyage de 1955 dans le Haut-Xingú (voir Bull. No. 12, p. 31). Cette fois, aidé par un film en couleur, il a voulu montrer la vie d'une petite communauté, celle des Calapalos, vivant dans un cadre naturel sévère, transition entre les steppes et la forêt du type amazonienne, cadre qui, aidé par les rapides des rivières, seules routes praticables, a isolé les petits groupes humains du Haut-Xingú du dangereux contact avec les Blancs, lesquels ont apporté la Maladie, à la suite des déobéissances réitérées des ancêtres des Calapalos envers leur Créateur, solitaire et non engendré. Cette légende de création recueillie par notre voyageur place le lieu de création des hommes à l'endroit précis où ils vivent aujourd'hui.

Une centaine de Calapalos, habitant six grandes cases familiales, forment tout ce peuple, isolé même des postes du Service de Protection aux Indiens. Ils accueillirent amicalement M. Fürst et son compagnon et les autorisèrent à partager leur vie, ce qui permit à M. Fürst de relever de nombreux dessins, tantôt réalistes, tantôt conventionnels, d'animaux tels que les poissons, les tortues, les alligators, les tapirs, les jaguars. Le coloriage est effectué au moyen de couleurs naturelles simples.

La nature n'est pas favorable au Calapalo, cet inventeur méconnu qui dut imaginer un outillage de bois et de coquilles en l'absence de pierre et créer une méthode originale d'extraction des suc toxiques du manioc. Une hygiène corporelle constante, les secrets appris au cours des initiations à plusieurs degrés durant les saisons de pluies, la protection de certains esprits invoqués processionnellement au son des trompes et des gigantesques flûtes de bambous